

Philippe V et Marie-Louise de Savoie

“Une reine de douze ans” ! N'est-ce de France dont l'influence en Europe pas un sujet intéressant à étudier ? Il était si prépondérante, se présente comme on comprend qu'il ait sentant devant sa cour, avec le jeune tenté l'érudition de M. Lucien Perey. Il lui a consacré un très attachant ouvrage duquel il vous reste une impression d'admiration et de mélancolie. L'héroïne est Marie-Louise Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, première femme du roi Philippe V.

Charles II, depuis longtemps malade, était mort en 1700, laissant un testament en faveur de ce jeune prince, petit-fils de sa sœur Marie-Thérèse, reine de France. Il est bien connu que Louis XIV, en vertu des droits de son épouse, avait beaucoup cherché à ménager à sa maison une part importante dans le partage de la monarchie espagnole, de concert avec l'Angleterre et la Hollande. Ces deux puissances étaient vivement intéressées à maintenir l'équilibre entre les deux maisons royales qui divisaient l'Europe, et le traité, que l'on devait faire accepter à l'empereur d'Autriche, accordait au dauphin toutes les possessions de l'Espagne en Italie, sauf le Milanais, L'Espagne, les Indes et les Pays-Bas revenaient à l'archiduc Charles d'Autriche. Mais les dernières volontés du monarque défunt n'étaient pas conformes à ces projets ; il voulait que ses Etats ne fussent pas divisés. D'après l'historien Guizot, d'où ces précédents renseignements sont tirés, jamais Louis XIV n'avait été jusqu'à penser que son petit-fils hériterait de la couronne d'Espagne intacte. Cependant, il crut devoir, malgré les complications qui devaient s'en suivre qu'il avait prévues, accepter cette succession qui frustrait dans ses espérances l'archiduc Charles, également neveu de Charles II ; et je ne sais guère m'imaginer une scène à la fois plus simple et plus solennelle, que celle de ce roi, alors si puissant, régnant sur ce grand pays rage entraînant, elle inspirera un en-

Oui, voici le roi d'Espagne, âgé seulement de dix-sept ans, timide, craintif, froid et silencieux, qui va quitter pour toujours cette brillante cour de Versailles, où il a passé d'insouciantes années de jeunesse en compagnie de ses deux frères les ducs de Bourgogne et de Berry. Il n'a pas été élevé pour faire un roi, et on va lui confier ce royaume profondément troublé et désorganisé, où lui faudra passer les dix premières années de son règne à guerroyer, afin de consolider son trône et d'affirmer sur sa tête cette couronne tant disputée.

Heureusement, dans cette tâche ingrate, un rayon de soleil, luira pour lui, un adoucissement lui sera accordé, et ce sera la présence à ses côtés de la petite princesse Marie-Louise de Savoie, enfant de douze ans, qui va être tout pour lui comme il sera tout pour elle. L'attachement qu'elle portera à son époux lui donnera la force de s'astreindre aux rudes travaux des délibérations d'Etat, de conférer gravement avec des ministres, des ambassadeurs, de faire face adroitemment et promptement à toutes les difficultés, quelque répulsion que sa tendre jeunesse puisse éprouver pour des occupations aussi sévères et fatigantes. Son âme ardente et aimante, que l'adversité n'abattra jamais, restera confiante malgré les déboires et les insuccès. Pour l'amour et les modes du pays, même s'il lui en coûte. Par le charme exquis qui émane de sa personne, par son cou-

thousiasme nécessaire à ces hommes irrésolus et peu ambitieux qui l'entourent, et suscitera, par la vaillance de son attitude, des secours et des dévouements qui seront utiles à Philippe V.

Marie-Louise était la sœur cadette de Marie-Adélaïde de Savoie, l'idole de la cour de France, qui avait épousé l'aîné des trois frères, le duc de Bourgogne, devenu dauphin, en 1711. Par leur mère, ces deux princesses étaient petites nièces de Louis XIV dont elles devenaient petites-filles par leur mariage. En effet, la duchesse de Savoie, n'étaient autre qu'Anne Marie d'Orléans, fille du frère de Louis XIV et de la charmante Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans. La correspondance de la nouvelle petite reine avec le grand roi son aïeul, est admirable par l'intelligence et la respectueuse énergie qu'elle déploie, afin d'obtenir de lui les secours d'hommes et d'argent dont l'Espagne est dépourvue ; et aussi par l'entrain dont fait preuve cette pauvre petite souveraine, régnante à trois fois différentes, pendant que son mari combat contre ses ennemis, et court les plus grands dangers.

Triste destinée que celle de cette enfant qui aime tendrement les siens, et qui ne doit plus jamais les revoir. Les nécessités de la politique la contraindront même un moment, à négliger une correspondance avec eux qui est pour elle un grand réconfort moral, et un réel adoucissement à cette existence de privations qu'elle mène. Jamais elle ne pourra revenir à Turin, jamais non plus, quelque désir qu'elle en ait, la cour de France où elle serait si heureuse d'aller voir sa sœur, ne recevra sa visite, et cette sœur mourra sans qu'elle ait pu effectuer ce projet qui est aussi tentant pour son mari que pour elle.

Quand enfin, elle est devenue mère, cimentant par là définitivement l'amour qu'elle a inspiré au peuple, et à la nation, c'est l'invasion des armées de l'archiduc qui viendra la forcer à fuir de Madrid, un peu au hasard, avec cet enfant héritier de la monarchie ébranlée ; elle devra souf-